

LE

# PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

## ABONNEMENTS

Six Mois . . . . . 2 »  
Un An . . . . . 4 »

Rédaction et Administration: 14, rue Comfert, Lyon

V. FOURNIER, DIRECTEUR

## ANNONCES

Annonces . . . la ligne 0.25  
Réclames . . . — 0.50

## Sommaire

Causerie . . . . . LUCIEN.  
Echos artistiques . . . . . P. B.  
Doit-on toucher du fer? . . . . . F. DESPLANTES.  
A Jean Aicard (poésie) . . . . . J.-M. LENTILLON.  
Un Mariage à Collonges (suite) . . . . . AIMÉ VINGTRINIER.  
Notre Album: Paysage antique . . . . . LÉONTE DE LISLE.  
Le Parapluie . . . . . GUY DE MAUPASSANT.  
Bibliographie . . . . . X...  
Bulletin financier . . . . . X...

## CAUSERIE

Ma dernière causerie que j'ai consacrée aux reporters m'a valu la lettre qu'on va lire de M. Etienne Charles, du *Salut Public*, dont j'avais parlé.

Etienne Charles est un reporter convaincu que l'avenir est dans le journalisme au reportage, je ne le contredirai pas, car avec la transformation qu'ont subie les journaux par suite des procédés de transmission fournis par le télégraphe et le téléphone, le lecteur exige aujourd'hui, avant tout, le récit du fait du jour; et il a sur ce point des exigences qu'il importe de satisfaire, car le lecteur est un banquier indispensable à un journal, c'est lui qui assure son existence.

Dans sa lettre, Etienne Charles s'occupe spécialement des rapports, des reporters et de la justice, c'est là une question particulièrement intéressante, que nul mieux que lui ne pouvait traiter avec plus de compétence. Voici la lettre de mon jeune et aimable confrère :

Mon cher Maître,

Vous avez bien voulu dans votre dernière causerie vanter les mérites et dire les peines des reporters, et vous avez raconté une anecdote qui m'est relative, en des termes qui ont singulièrement chatouillé mon amour-propre, mais aussi mis ma modestie à une terrible épreuve. Je vous en ai une vive reconnaissance. Je vous remercie surtout de l'éloge que vous avez fait des reporters; reporter, c'est de cette partie de votre article que j'ai surtout été touché.

C'est qu'en effet, ce nom de reporter, que, quant à nous, nous préférons à tout autre, persuadé que de nos jours le reportage est devenu la seule forme de journalisme possible, n'est généralement pas une recommandation et provoque sur les lèvres de certains, l'éclosion d'un dédaigneux sourire: Reporter! qu'est-ce cela? un homme qui va de porte en porte, qui court les rues, se faufile parmi la foule, en quête de renseignements, quelque chose comme le saute-ruisseau du journalisme. Peuh! quelle misère!

Eh oui! mon cher maître, c'est cela! Je vous dirai bien que pour faire un bon reporter il faut avoir un

sérieux contingent de qualités intellectuelles: savoir observer toujours, être sans cesse sur le qui-vivé, posséder une grande facilité d'assimilation, écrire au courant de la plume, avoir des connaissances sinon très profondes, du moins très variées, etc., etc., mais je n'entends pas nous tresser à nous-mêmes des couronnes, m'en rapportant à l'avenir du soin de rendre pleine justice au rôle de ce reportage, que ceux-là même qui le critiquent le plus sont heureux de trouver chaque jour dans leur journal, et préfère m'en tenir à ce seul point: les rapports des informateurs avec les magistrats.

Ce n'est un mystère pour personne que les fonctionnaires de l'ordre judiciaire nourrissent pour les journalistes une sympathie étonnamment modérée. Pourquoi? on ne l'a jamais su et je ne veux pas le rechercher ici. Et pourtant, le journal est le meilleur auxiliaire de cette institution qu'on qualifiait jadis de « boîteuse » pour exprimer sans doute qu'elle ne marche pas vite et va un peu de droite et de gauche.

Voalez-vous que nous prenions des exemples? Le gendarme qui, au Havre, empoigna Tropmann au collet avait été mis en éveil par le signalement détaillé que le *Petit Journal* avait donné de l'assassin de la famille Kinck.

L'affaire Gouffé n'a été éclaircie que grâce à la presse: c'est la presse qui, après avoir par son insistance appelé l'attention sur le cadavre de Millery, permit à la justice, en train de faire fausse route, de trouver la bonne piste, puisque c'est un journal qui, le premier, signala la disparition d'Eyraud et de Gabrielle Bompard, correspondant avec celle de Gouffé, et la découverte de la fameuse malle, en même temps que les relations existant entre ces trois personnes. C'est après avoir lu le compte rendu des journaux que les époux Chéron, de Londres, écrivirent au chef de la Sûreté pour l'informer qu'Eyraud était descendu chez eux avec une malle semblable à celle de Millery, enfin, c'est pour avoir lu dans les journaux le signalement précis de l'assassin présumé de l'huissier parisien, que les époux Puchen et M<sup>me</sup> Biemler, à la Havane, reconnurent Eyraud et le firent arrêter.

Plus près de nous, c'est mon excellent ami Louis Trolliet, de l'*Express*, qui établit avec certitude que le couteau dont s'était servi l'assassin de la baronne Dellard (Anastay) à Paris, avait été acheté à Lyon au Grand Bazar.

Je pourrai continuer à l'infini cette énumération, mais ces quelques faits suffisent à démontrer que la presse est à même de rendre des services importants à la justice, sans sortir de son rôle d'informatrice et sans tomber dans l'emploi de policier, ce qu'à Dieu ne plaise!

La justice le comprend, d'ailleurs, puisqu'en certaines circonstances elle transmet aux journaux, « avec prière d'insérer », le signalement des personnes disparues ou des cadavres découverts, et il est rare alors que la lumière ne se fasse pas promptement.

Il n'en est pas moins vrai qu'elle traite les reporters plus souvent en ennemis qu'en amis et leur consigne sa porte. Qu'en résulte-t-il? C'est que, piqués au jeu, les journalistes, avec les seules ressources de leur activité débrouillarde, mènent une enquête parallèlement à celle des magistrats et parfois arrivent bons premiers, ou bien s'ingénient à suivre pas à pas la marche de l'instruction et réussissent quand

même à renseigner avec une curieuse précision et une exactitude absolue leurs lecteurs: renseigner les lecteurs, c'est tout ce qu'ils se proposent et c'est le but qu'ils savent atteindre coûte que coûte.

Croyez, mon cher maître, à l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Etienne CHARLES.

Dans la lettre qu'on vient de lire, mon jeune confrère m'appelle « mon cher maître »; c'est là un acte de déférence que je dois à mon âge, mais je m'empresse d'ajouter que, quoique ayant, hélas! de longs services dans le journalisme, je n'ai jamais eu la prétention d'être un maître.

LUCIEN.

## ÉCHOS ARTISTIQUES

La question du déplacement de la Comédie-Française au théâtre d'Orange est définitivement réglée: La Comédie-Française y jouera les 10 et 11 août prochain.

\* \*

M. Claretie a reçu d'un directeur de théâtre du Midi une proposition qui semble séduisante au premier abord: il s'agirait de donner, en représentation de gala, une tragédie dans l'amphithéâtre romain des Arènes de Nîmes.

Le directeur en question offre de payer tous les frais de la représentation, voyage et frais d'hôtels compris, et de verser d'avance la moitié ou la totalité de la somme fixée.

L'administrateur de la Comédie a répondu qu'en pareil cas la Comédie ne songeait pas à une affaire d'argent, et qu'il ne jugeait pas possible de donner à Nîmes une représentation, puisque, par suite de circonstances diverses, la représentation projetée à Orange avait déjà couru le risque d'être reportée à l'an prochain.

L'ajournement de *Severo Torelli*, qu'il faudra recommencer à répéter en août et les changements que cet ajournement a nécessités dans les projets de la Comédie-Française, suffiraient seuls à provoquer cet ajournement. Mais il a paru, en outre, au comité de la Comédie que toute représentation de fête, tout *gala*, en un mot, serait mal venu après les manifestations de deuil qui ont succédé à ce funèbre gala de Lyon, où les artistes du Théâtre-Français devaient jouer *Andromaque*.

\* \*

Nous apprenons que M. Arsandaux qui était professeur de chant à notre conservatoire il y a deux ans, et que l'on a eu le tort de laisser partir, vient de remporter un grand succès au conservatoire de Nancy; il a eu sur 13 élèves et après sa 2<sup>me</sup> année, un premier prix homme M. Piroird, un Lyonnais qui se trouve à Nancy, deux premiers prix femmes M<sup>lles</sup> Didelot et

St-Dizier, trois seconds prix et deux premiers accessits.

Il nous revient que plusieurs de ces élèves vont aller au Conservatoire de Paris.

\*\*

La semaine dernière a eu lieu, à St-Pétersbourg, l'ouverture de l'*Opéra français*, sous la direction de M. Raoul Gunsbourg, le directeur artistique du théâtre de Monte-Carlo. Le succès est très grand et chaque soir la salle est comble. M<sup>lle</sup> Vuillaume, MM. Devoyod, Ibos et Boudouresque, sont applaudis à chaque représentation.

\*\*

M. Massenet, de retour de Londres, s'est installé pour quelques mois en sa propriété de Pont-de-l'Arche, où il va travailler à sa nouvelle partition de *Grisélidis*.

\*\*

Le cinquantenaire de M. Got, sera célébré à la Comédie-Française, le 17 juillet.

La scène sera transformée, vers midi, en une salle de banquet où sera servi un déjeuner intime, en ce sens qu'aucune personne étrangère au théâtre n'y sera admise; par contre, aucun des plus petits collaborateurs de la Comédie-Française n'y sera oublié: machinistes, lampistes, garçons d'accessoires, coiffeurs et habilleurs, choisis parmi les plus anciens, trinqueront avec les pensionnaires, les sociétaires et l'administrateur, à la santé du doyen.

A la fin du déjeuner, une médaille de grand module, frappée à la Monnaie et semblable à celle offerte à Regnier, sera donnée au vieux comédien qui, interprète fidèle de Molière et de Marivaux, sut faire triompher de nos jours la prose de Sandeau, de Georges Sand et d'Emile Augier.

\*\*

Le *Monde artiste* rappelle que la première pièce que M. Alexandre Dumas fils fit jouer à Paris s'appelait *Atala et Chactas*. C'était une sorte de drame lyrique en deux actes tiré du roman de Chateaubriand.

Rigoureusement, il s'agissait plutôt là d'un oratorio où les chœurs alternaient avec des récitatifs. Les trois personnages étaient Lopez, Atala et Chactas.

La pièce fut représentée en 1848, au Théâtre-Historique, alors dirigé par Dumas père.

La musique avait été écrite par le chef d'orchestre de ce théâtre, Louis Varney, qui se fit une renommée plus tard avec le chant des Girondins du « Chevalier de Maison-Rouge ».

Le rôle principal était tenu par un ténor ignoré jusque-là, Montaubry, qui devait faire les beaux jours de l'Opéra-Comique.

\*\*

Une fête de la Presse.

Il est décidé en principe qu'une fête toute intime de la Presse sera donnée dans les premiers jours d'août, à Lyon.

La Presse lyonnaise invitera la Presse de Paris et de province à venir visiter Lyon et l'Exposition.

On parle d'une promenade en Mouche à Neuville, d'un dîner au pavillon de la Presse, à l'Exposition.

Le programme n'est d'ailleurs pas encore complètement élaboré.

P. B.

## DOIT-ON TOUCHER DU FER ?

### I

Lorsqu'on rencontre un prêtre sur son chemin, doit-on toucher du fer?... ou bien est-ce inutile?...

Telle était la grave question qui, par une belle soirée d'été, divisait en deux camps la société de l'aimable Comtesse de X...

Mais pourquoi toucher du fer? Ah! voilà... c'est que, si l'on oublie de prendre cette sage et utile précaution à la vue d'un curé, — disent les vieux du village, — on est aussitôt poursuivi par une effroyable *guigne* qui fait avorter les entreprises les mieux conçues et se met en travers de toutes les parties de plaisir.

A la tête des plus ardents champions de tradition se distinguait M<sup>me</sup> de Z..., jeune et jolie veuve de 30 ans. Son plus terrible adversaire était le notaire, homme sérieux et grave, qui traitait de superstition la croyance populaire. D'ailleurs, — ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans toutes les discussions, — plus on cherchait à se convaincre de part et d'autre et plus chacun s'entêtait dans son idée et refusait de laisser entamer sa conviction.

Une seule personne n'avait encore rien dit. C'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans qui se bornait à écouter en souriant les divers arguments émis à tour de rôle.

— Il n'y a plus que vous, Monsieur Daniel, lui dit la maîtresse de la maison, qui ne nous ayez pas fait connaître votre avis à cet égard.

— Ma foi, Madame, répondit aussitôt celui-ci, moi, je touche du fer; car je suis payé, comme on dit, pour être bel et bien fixé à ce sujet, — grâce à une récente aventure.

— Une aventure! et vous ne disiez rien!... s'écria la jeune veuve. Vite, Monsieur le silencieux, racontez-nous cela. Hâtez-vous de convaincre cet affreux notaire et de le couvrir de confusion.

— J'en doute, madame, répondit en riant l'officier ministériel ainsi désigné.

— Nous vous écoutons, monsieur Daniel, ajouta la maîtresse de la maison.

Et Daniel, sans se faire plus longtemps prier, raconta ce qui suit :

### II

Vous connaissez tous, Mesdames et Messieurs, le château de la Roche Saint-Frumont: vous avez sans doute admiré le merveilleux effet que produit ce vieux manoir assis sur sa base de rochers au sommet du coteau d'où il domine toute la vallée. Vous savez également que, depuis quelque temps, mon cousin Francisque s'est mis en tête de s'occuper de photographie. Il a fait venir de Paris appareil, produits chimiques et tous les accessoires: il passe, depuis lors, la plus grande partie de ses journées à se salir consciemment les mains. Il est ainsi arrivé à obtenir des épreuves qui auraient certainement du succès au pays des nègres. Francisque est très fier de ce résultat. Moi, toujours bonne âme, je lui affirme de temps en temps qu'il devient un artiste sérieux et capable. Que voulez-vous? Cela le rend si heureux, ce brave garçon, que je ne manque jamais une occasion de lui renouveler mes compliments. Il est arrivé de la sorte à se prendre au sérieux: et moi de lui répéter sur tous les tons:

— Mon cher Francisque, tu devrais chercher à varier un peu plus tes modèles. Maintenant que tu es en passe de devenir un émule de Pierre Petit, — car tu opères toi-même, — tu devrais agrandir ton champ de travail et parcourir les environs pour y récolter une belle série de photographies. Les paysages sont nombreux et ravissants; tu te confectionnerais de la sorte un album artistique.

Francisque finit par se laisser convaincre: il fut décidé qu'il commencerait sa collection par quelques vues du château de la Roche Saint-Frumont et des environs. Il me demanda de l'accompagner, et, séance tenante, nous primes jour pour l'excursion projetée.

Le jour venu, — c'était le 8 du mois dernier, et jamais, si vous vous en souvenez, soleil de juillet ne fut plus chaud que ce jour-là, — nous nous mimes en route, Francisque, son frère Jules et moi.

Nous avions résolu de déjeuner sur l'herbe, à l'ombre des bois qui, en face du château encadrent de leur verdure la source de la Grand'font. Jules, chargé de l'approvisionnement et du menu, avait dû bien faire les choses, à en juger par la dimension des paniers placés sous la banquette du tilbury.

Au début de la journée, tout se passa le mieux du monde: d'une des fenêtres du presbytère, notre digne curé nous salua amicalement en nous souhaitant bonne promenade, puis, le trajet de vingt-cinq kilomètres fut lestement effectué, malgré la chaleur, par mon brave aëzan Pollux. A onze heures, nous étions commodément installés auprès de la Grand'font, tous les trois joyeux et dispos avec un appétit singulièrement aiguë par le grand air. J'ignore où Jules avait fait ses provisions, mais son fournisseur devait être un fervent disciple de Rabelais: tout était épicé suivant le précepte favori du maître, lequel fut d'ailleurs suivi en entier, grâce à la source dans laquelle étaient plongées nos bouteilles. Donc, nous mangeâmes salé et bûmes frais tout en buvant sec. Fût-ce l'effet du sel et des épices?... ou bien seulement celui de la chaleur?... Je laisse à d'autres le soin de faire, à cet égard, une recherche intéressante. Je me borne seulement à constater qu'à la fin du repas, il ne restait au fond des flacons pas une seule goutte du liquide apporté par Jules. Le vieux Cognac lui-même, qui, primitivement devait constituer une réserve pour le retour, n'existait plus qu'à l'état de souvenir. Sauterne, Saint-Emilion, Champagne et liqueurs, tout avait disparu. Vers les deux heures de l'après-midi, nous n'avions réussi à conserver de nos provisions de départ que notre gaieté: — il est vrai qu'elle avait plutôt augmenté que diminuée.

Ce fut donc dans une excellente disposition d'esprit que nous nous mimes en devoir d'aider Francisque: il débuta par photographier une vache qui paissait dans la prairie en face de l'endroit où nous venions de déjeuner. Puis, nous nous dirigeâmes vers le Château. Déjà, notre artiste avait pris trois vues de la façade et deux des ailes, lorsque le châtelain, M. de R..., qui nous avait aperçus, vint gracieusement nous engager à accepter quelques rafraîchissements dans son manoir.

L'invitation, cordialement faite, fut acceptée avec non moins de cordialité. M. de R..., — en ce moment seul au château, — nous en fit royalement les honneurs. La conversation ne languissait point, et nous causâmes bientôt aussi intimement avec lui que si nous l'eussions connu depuis notre enfance. Francisque surtout. Je l'admiraïs et je l'admire encore. Il trouvait toujours quelque modification à faire, quelque amélioration à apporter à l'aménagement intérieur.

— Voyez-vous, disait-il à M. de R..., cette pièce est magnifique, c'est vrai : cependant, si la cheminée était placée ici, tenez, au lieu d'être là, elle gagnerait considérablement en élégance et en beauté. Vous feriez ouvrir une troisième porte à la place qu'occupe actuellement la cheminée. Hein ! qu'en dites-vous ?

Jamais je n'aurais cru Francisque aussi ferré sur les questions de bâtiment, et j'admiraï ses audacieuses combinaisons. Quant à M. de R..., sa surprise devait être grande d'avoir affaire à un aussi habile architecte, car il se bornait à regarder admirativement mon cousin et ne lui répondait que par monosyllabes. Mais Francisque n'y prenait garde et continuait de plus belle.

Ce fut bien autre chose quand, arrivés sur la terrasse, nous découvrîmes le parc et le magnifique panorama qui se déroulait à nos regards. Il serait impossible de vous énumérer la quantité d'allées que mon cousin voulait faire percer à travers les arbres séculaires, les boulingrins et les corbeilles dont, avec sa canne, il dessinait les dispositions et les motifs sur le sable dans la louable intention de rompre la monotonie de l'immense pelouse qui s'étend devant le château ! — Et cela dura jusqu'au moment où Francisque, pour remercier M. de R... de sa gracieuse hospitalité, se mit en devoir de la photographier. Mais alors encore l'esprit inventif de notre artiste se donna libre carrière, car le châtelain dut, — pour lui être agréable et pour mettre un terme à ses discours — consentir à se placer devant l'objectif avec un casque datant des croisades sous le bras gauche et la main droite appuyée sur une épée du temps de Henri III, fichée en terre.

Il était plus de cinq heures lorsque nous primes congé de notre hôte en lui promettant de revenir bientôt lui offrir quelques exemplaires de chacune des photographies prises sur ses domaines. J'ignore encore qu'elle fut son opinion sur notre compte, mais je peux vous affirmer, mesdames, que quant à nous, nous étions enchantés de lui et que nous ne nous lassions point de faire son éloge pendant que le garçon d'écurie attelait Pollux au tilbury.

Ce pauvre Pollux !... Ce fut le seul d'entre nous qui, au retour, eut quelque motif de ne pas être satisfait de sa journée, car nous trouvions toujours qu'il trottait trop lentement, et souvent un coup de fouet bien cinglé lui fit prendre un galop échevelé. Le brave animal a du mérite de ne nous avoir point culbutés dans les fossés et je lui suis pour ma part très reconnaissant de nous avoir ramenés sains et saufs à la maison.

## III

— Votre histoire est certainement charmante, monsieur Daniel, ne put s'empêcher de dire la jeune veuve à ce moment du récit : elle a le mérite de nous faire connaître une fois de plus comment vous savez vous distraire, messieurs les jeunes gens, mais je ne vois pas bien quel rapport elle peut avoir avec la discussion de tout-à-l'heure.

— J'y arrive, madame, répondit Daniel : soyez indulgente pour un conteur inexpérimenté : la fin lamentable de notre aventure va vous montrer clairement le rapport en question.

— Il me semble, monsieur Daniel, que la fin naturelle d'une pareille équipée était pour vous trois de ronfler jusqu'au lendemain matin comme trois toupies de Nuremberg, ce qui ne me paraît pas bien lamentable.

— Vous venez, madame, de raconter bien mieux que je n'aurais su le faire, comment nous terminâmes notre journée. Le lendemain matin, je me dirigeai en compagnie d'un violent mal à la tête vers le laboratoire de mon cousin Francisque. Le pauvre garçon s'arrachait les cheveux de désespoir en présence du résultat de ses diverses opérations de la veille. Vous vous souvenez, Mesdames, de l'ardeur et du soin apportés par Francisque à faire ses photographies, surtout celle de M. R..., avec son casque et son épée.

Eh bien ! malgré tout le zèle de notre artiste, bien qu'il eut scrupuleusement compté jusqu'à dix entre le moment où il découvrait la lunette et celui où il la recouvrait, les plaques sensibilisées qui avaient servi à ses diverses épreuves, les plaques qu'il avait — après chaque opération — soigneusement enfermées dans leur sac de drap noir, étaient vierges de toute image. Il les retrouvait absolument dans le même état qu'au départ, bien et dûment sensibilisées. Il est vrai, mais aussi nettes que si elles n'avaient jamais été placées derrière l'objectif. Une seule, — celle qui avait servi pour le châtelain, présentait une image : — mais quelle image !... Jamais nous n'aurions osé en porter une reproduction à M. de R... — Notre aimable hôte apparaissait confusément, la tête ornée de deux magnifiques cornes !...

Francisque avait omis d'ouvrir, au moment voulu, le chassis en bois renfermant chacune des plaques sensibilisées sur lesquelles, par suite, aucune image n'avait pu être reproduite. Une seule fois, il avait songé à exécuter cette importante partie de ses opérations, et c'était, hélas ! la plaque ayant déjà servi à photographier la vache qui avait été par mégarde employée de nouveau cette fois-là !... D'où deux photographies superposées en une seule ; M. de R... par-dessus la vache !...

Et c'était la *guigne*, une *guigne* fatale provenant de ce qu'aucun de nous n'avait touché du fer quand, au départ, nous avions aperçu M. le curé, — qui nous avait valu ces désastres...

— A moins que ce ne fut le champagne, ne put s'empêcher de dire le notaire qui en était à sa deuxième prise de tabac.

— Erreur, M. le notaire, erreur, répliqua Daniel avec un sérieux comique ; c'était bien la *guigne* qui avait causé toutes les distractions de Francisque. Aussi, je vous engage vivement, Mesdames et Messieurs, à ne jamais omettre de toucher du fer, le cas échéant. Quant à moi, — je l'avoue sans honte — dès qu'un noir tricorné apparaît, je porte vivement la main à la monture de mon lorgnon, comme pour le consolider sur mon nez et je poursuis tranquillement ma route sans crainte de mésaventure.

FR. DESPLANTES.

## A JEAN AICARD

## I

Vous m'avez ému poète au cœur tendre,  
Mon âme a vibré comme une âme sœur  
Lorsque l'autre soir vous fîtes entendre,  
Ce « chant du dormir » si plein de douceur.

Vous avez reçu le plus sûr des charmes,  
Car Dieu vous donna cet accent vainqueur  
Qui, mouillant vos yeux, fait couler nos larmes ;  
Qui, du cœur parti, frappe droit au cœur.

Mais il est rempli de tant de tristesse,  
Ce « chant du dormir » qu'il vous ferait mal :  
Poète ayant soif d'ardente tendresse,  
Chantez, mais chantez un chant plus banal.

Il dénote en vous un poète insigne  
Mais il a trop l'air, le ton d'un adieu ;  
Poète à chanter ce beau chant du cygne,  
Vous risqueriez trop d'aller tenter Dieu.

## II

Oui, quiconque a soif d'amour, de justice,  
Peut se sentir las à n'y plus tenir  
En voyant le mal comme un précipice,  
Grandir, malgré lui, devant l'avenir ;

Voyant chaque jour sa flamme perdue,  
Le plus brûlant cœur peut se sentir froid ;  
La volonté peut, tremblante, éperdue,  
Devant son néant reculer d'effroi.

Mais, poète, avant que l'astre se couche  
Sur la fin du siècle, il se peut encor  
Que les tendres chants sortis de ta bouche  
Vers l'aube nouvelle aient pris leur essor.

Messagers d'amour, vite, à tire d'aile,  
Ils annonceront, après les autans,  
Comme après l'hiver, la vive hirondelle,  
Au siècle nouveaux de plus heureux temps.

## III

Ce mot « Le néant » n'est rien qu'un vain leurre  
Où le doute amer aime à se buter :  
Jamais de dormir ce ne fut moins l'heure :  
Jamais ce fut mieux l'instant de lutter.

Ah ! dans soixante ans, pour honneur insigne,  
Vous direz gaiement le chant de l'adieu :  
Vous nous chanterez votre chant du Cygne  
Poète charmant, sans offenser Dieu.

J. M. LENTILLON.

Lyon, 10 Juillet 1894.

## UN MARIAGE A COLLONGES

BLUETTE EN UN ACTE

(Suite et fin)

CÉCILE

Vous m'intimidez. (*Elle joue.*)

LOUIS (*ravi.*)

Quel jeu sûr ! quel doigté ! quelle méthode !  
Qui vous a donné des leçons ?

CÉCILE

Aimé Gros.

LOUIS

J'aurais dû le deviner. J'ai reconnu en effet son coup d'archet ample et magistral. Il serait désolant de ne pas cultiver ce talent hors ligne. Mais au nom du ciel ! ne jouez jamais de la musique française... moderne. Nos derniers compositeurs ont tué l'art. Allez en Italie, vivez à Naples, à Rome, centre des idées musicales ; aimez, cherchez cette divine mélodie que les Allemands ont tuée et dont nos artistes font fi aujourd'hui, parce qu'ils ne peuvent pas y atteindre. Il vous faudrait un guide, un maître.

PAUL

Il lui faudrait un mari comme toi.

LOUIS  
Comme moi? railleur! Il vous le faudrait plus beau, mademoiselle; plus élégant, plus...

CÉCILE (*étourdiement*).  
On dit que l'Opéra est si splendide!

LOUIS  
Vous aimeriez mieux Paris que Naples?

CÉCILE  
Je le crois bien! Paris, c'est Paris! Naples n'est qu'une boîte à musique. Paris, lui est le rendez-vous de l'élégance, du plaisir, du bon goût, de la mode...

LOUIS (*inquiet*).  
Vous aimeriez une loge à l'Opéra?

CÉCILE  
Une loge toute l'année? Ah! on peut bien m'offrir le mari qu'on voudra! Je passerais sur tout pour voir cette éblouissante féerie qu'on appelle un bal masqué dans cette vaste salle, la plus célèbre de l'univers, et pour entendre, chaque jour, sur cette scène qui seule consacre le génie, de la musique comme celle de l'*Africaine*, de *Faust*, de *Robert*, ou de *Guillaume Tell*.

LOUIS  
Tous les jours?

CÉCILE  
Certainement, et ne craignez pas que je m'en lasse... Paris!

LOUIS (*à part*).  
La musique, le plaisir, la mode! Un instant, j'ai cru avoir trouvé... mais non...

PAUL  
Qu'a-t-il encore!

## SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, M<sup>me</sup> de CLÉRY, IRMA, JEANNE  
(IRMA est en costume de soirée).

M<sup>me</sup> de CLÉRY  
Mes enfants, le goûter est servi... sur la terrasse... Nous aurons la vue de la Saône. M. Louis, nous sommes à la campagne et non en ville. Nous n'aurons que du laitage et des fruits du Mont d'Or, des fleurs du clos et la perspective du paysage.

LOUIS  
Je connais les produits du Mont-d'Or, Madame, comme tous les gourmets.

JEANNE  
Et Fanny?

IRMA (*minaudant*).  
Et Lucy?

PAUL  
Mademoiselle Irma en toilette!

M<sup>me</sup> de CLÉRY  
Vous n'y pensez pas, mon enfant?

CÉCILE  
Parée comme pour le bal,

JEANNE  
Ebouffante!

IRMA (*à part*).  
On est jaloux, je fais sensation. (*Haut*) Vous trouvez? Eh! bien, quel mal y a-t-il! Je ne m'en cache pas, moi; j'aime une robe de belle étoffe, de jolie coupe, qui me moule et qui m'aïlle. J'adore les jolis chapeaux, les Malines, les Angletres; mon père ne me refuse rien et je m'y connais.

LOUIS  
Vous êtes adorable.

IRMA  
Aussi, je crois que si je me marie, je ferai quelque effet. Avoir équipage, réceptions, dîners, fêtes, ne sera ce pas faire honneur à mon mari?

LOUIS  
Eh! certainement!

IRMA  
Ce n'est que pour cela.

LOUIS  
Je vais dire à Jean d'atteler.

## SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, LUCY, FANNY

JEANNE  
Voici nos retardataires.

M<sup>me</sup> de CLÉRY  
Alors, à table. Mais, d'où viens-tu, ma chère Fanny?

JEANNE  
Eh! d'où peut-elle venir? de chez ses malades, ses pauvres, les abandonnés, les souffrants.

FANNY  
Mais, tais-toi donc, je t'en prie.

M<sup>me</sup> de CLÉRY  
Je vous l'avais bien dit, c'est la Providence du pays.

LUCY  
On ne pourrait se passer d'elle à Collonges.

CÉCILE  
C'est la grande sœur de charité.

FANNY (*honteuse*)  
Toi aussi?

M<sup>me</sup> de CLÉRY  
On dit vrai. Aussi, monsieur, si cette chère enfant se marie et qu'elle nous quitte, il y aura des larmes et de la désolation autour de nous.

FANNY  
Aussi, pourquoi m'en irais-je? N'ai-je pas ici ma mère qui ne sera jamais tant aimée que par moi?

Et mes pauvres, qui les soignerait?

LOUIS  
Mais si un homme très riche demandait votre main?

FANNY  
Cela ne me tenterait nullement.

LOUIS  
Vous sacrifieriez gaiement votre jeunesse, votre avenir?

FANNY  
N'est-ce pas le devoir de la femme de s'oublier pour ceux qui l'entourent; d'aimer les siens, jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort?

LOUIS  
Mais si cet homme riche était malheureux?

FANNY  
S'il était bon et qu'il eut besoin d'affection, malgré sa fortune, on pourrait voir.

LOUIS  
Oui, s'il vous demandait, par pitié, par grâce, un peu d'amour en faisant appel à votre abnégation, à votre dévouement, à un complet sacrifice?

FANNY  
S'il était estimable et sincère, ce serait peut-être bien fait pour tenter.

LOUIS  
— Mais s'il était laid, affreusement laid; qu'il fût désolé de sa laideur et qu'il eut besoin d'une main dévouée pour le soutenir, d'un cœur aimant pour partager les tristesses de sa vie?

FANNY  
Je ne sais, mais il me semble que cela me déciderait si dans sa franchise et son honneur, il me promettait tendresse pour tendresse, amour pour amour.

LOUIS  
Et si c'était moi?

FANNY (*étonné*)  
Vous? si malheureux que cela?

LOUIS  
Plus que vous ne l'imaginez; plus que je le dis; c'est parfois du désespoir?

FANNY  
Malheureux pour un peu de laideur? Qu'est-ce que cela?

LOUIS  
Mes yeux ne vous effraient pas?

FANNY  
Quoi! pour si peu de chose?

LOUIS  
Répondez, je me trouble; mes lunettes ne vous épouvantent pas?

FANNY  
Non, car je ne tiens qu'aux qualités du cœur.

LOUIS (*à part*)  
Comment? Elle ne pense pas à ma fortune?

(*Haut.*) Vous habiteriez Sandar?

FANNY  
C'est cela qui est effrayant, Les grandeurs sont une charge! Il faudrait bien aimer l'homme pour passer sur une pareille habitation.

LOUIS  
Avec une simple villa, vous accepteriez mes lunettes?

FANNY  
Oui, car je vous vois honnête et bon.

LOUIS  
Ah! mes pauvres lunettes bleues que de services elles m'ont rendus! que de naufrages elles m'ont évité! que d'ambitions elles ont mis en fuite!

On voulait bien Sandar, mais mon abat-jour arrêtait. On me savait si laid! Il t'en souvient, Paul?

PAUL  
Es-tu enfant!

LOUIS  
Oui, j'étais laid; j'en pleure, mais je n'en rougis pas. Quand on passait outre, j'avais bien vite vu ce qui charmait, mes adorées, et aussitôt quelles ruptures éclatantes! quelles fugues précipitées, quels départs! On me croyait fou et je n'étais que clairvoyant. Oui, mes chères lunettes bleues qui me rendiez affreux, pierres de touche éprouvant les affections et les amours, que de fois vous m'avez sauvé du péril! Aujourd'hui, monde renversé, on m'accepte avec vous et malgré Sandar. Merci, chéries! mais adieu, maintenant, et pour jamais!

Ah! vous ne savez pas? En revenant du Caucase, je me suis mis entre les mains du docteur Gayet. Miracle! Il a réussi et je suis aussi joli garçon qu'un autre. (*Il jette ses lunettes.*) Plus louche du tout.

Mademoiselle Fanny, voulez-vous me permettre d'aller rendre visite à madame votre mère? Nous lui dirons que nous passerons six mois à Collonges et six mois au château, mais avec elle, car c'est doux d'avoir une mère; elle sera sœur de la mienne et je veux que la vôtre m'aime comme son fils.

FANNY  
Oh! qu'elle sera heureuse!

LOUIS  
Et moi donc? J'ai une femme qui m'a épousé pour moi!

AIMÉ VINGTRINIER.

**Erratum.** — Numéro du 8 juillet, page 5, 2<sup>e</sup> colonne :

Au lieu de : On me le disait en *fou*,  
Lisez : On me le disait en *face*.

# NOTRE ALBUM

## PAYSAGE ANTIQUE

A travers les massifs des pâles oliviers,  
L'Archer resplendissant d'arde ses belles flèches [ches,  
Qui, par endroits, plongeant au fond des sources frai-  
Brisent leurs pointes d'or contre les durs graviers.

Dans l'air silencieux ni souffles, ni bruits d'ailes.  
Si ce n'est, enivré d'arome et de chaleur.  
Autour de l'églantier et du cytise en fleur,  
Le murmure léger des abeilles fidèles.

Laisant pendre sa flûte au bout de son bras nu,  
L'Aigipan, renversé sur le rameau qui ploie,  
Réveles yeux mi-clos, avec un air de joie,  
Qu'il surprend l'Oreade en son antre inconnu.

Sous le feuillage lourd dont l'ombre le protège,  
Tandis qu'il sourit d'aise et qu'il se croit heureux  
Un large papillon sur ses rudes cheveux  
Se pose en palpitant comme un flocon de neige.

Quelques nobles bœufs aux luisantes toisons,  
Grandis sur les côtes fertiles d'Agrigente,  
Auprès du roc moussu que l'onde vive argente,  
Dorment dans la moiteur des noirs gazons.

Des chèvres, ça et là, le long des verts arbustes,  
Se dressent pour atteindre au bourgeon nourricier,  
Et deux boucs au poil ras dans un élan guerrier,  
En se heurtant du front courbent leurs cols robustes,

Par de là les blés mûrs alourdis de sommeil  
Et les sentiers poudreux où croît le térébinthe,  
Semblable au clair métal de la riche Corinthe,  
Au loin la mer tranquille étincelle au soleil.

Mais sur le thym sauvage et l'épaisse méfisse  
Le pasteur accoudé, repose jeune et beau;  
Le reflet lumineux qui rejaillit de l'eau  
Jette un fauve rayon sur son épaule lisse.

De la rumeur humaine et du monde oublieux,  
Il regarde la mer, les bois et les collines,  
Laisant couler sa vie et les heures divines  
Et savourant en paix la lumière des cieux.

LECONTE DE LISLE.

## LE PARAPLUIE

Mme Oreille était économe. Elle savait la valeur d'un sou et possédait un arsenal de principes sévères sur la multiplication de l'argent. Sa bonne, assurément, avait grand mal à faire danser l'anse du panier; et M. Oreille n'obtenait sa monnaie de poche qu'avec une extrême difficulté. Ils étaient à leur aise, pourtant, et sans enfants; mais Mme Oreille éprouvait une vraie douleur à voir les pièces blanches sortir de chez elle. C'était comme une déchirure pour son cœur; et, chaque fois qu'il lui avait fallu faire une dépense de quelque importance, bien qu'indispensable, elle dormait fort mal la nuit suivante.

Oreille répétait sans cesse à sa femme :

— Tu devrais avoir la main plus large, puisque nous ne mangeons jamais nos revenus.

Elle répondait :

— On ne sait jamais ce qui peut arriver. Il vaut mieux avoir plus que moins.

C'était une petite femme de quarante ans, vive, ridée, propre et souvent irritée.

Son mari, à tout moment, se plaignait des privations qu'elle lui faisait endurer: Il en était certaines qui lui devenaient particulièrement pénibles, parce qu'elles atteignaient sa vanité.

Il était commis principal au ministère de la guerre, demeuré là uniquement pour obéir à sa femme, pour augmenter les rentes inutilisées de la maison.

Or, pendant deux ans, il vint au bureau avec le même parapluie rapiécé qui donnait à

rire à ses collègues. Las enfin de leurs quolibets, il exigea que Mme Oreille, lui achetât un nouveau parapluie. Elle en prit un de huit francs cinquante, article de réclame d'un grand magasin. Les employés, en apercevant cet objet jeté dans Paris par milliers recommencèrent leurs plaisanteries, et Oreille en souffrit horriblement. Le parapluie ne valait rien. En trois mois, il fut hors de service, et la gaieté devint générale au ministère. On fit même une chanson qu'on entendait du matin au soir, du haut en bas de l'immense bâtiment.

Oreille, exaspéré, ordonna à sa femme de lui choisir un nouveau ruffard, en soie fine, de vingt francs, et d'apporter une facture justificative.

Elle en acheta un de dix-huit francs, et déclara, rouge d'irritation, en le remettant à son époux :

— Tu en as là pour cinq ans au moins.

Oreille, triomphant, obtint un vrai succès au bureau.

Lorsqu'il rentra le soir, sa femme, jetant un regard inquiet sur le parapluie, lui dit :

— Tu ne devrais pas le laisser serré avec l'élastique, c'est le moyen de couper la soie. C'est à toi d'y veiller, parce que je ne t'en achèterai pas un de si tôt.

Elle le prit, dégrafa l'anneau et secoua les plis. Mais elle demeura saisie d'émotion. Un trou rond, grand comme un centime, lui apparut au milieu du parapluie. C'était une brûlure de cigare!

Elle balbutia :

— Qu'est-ce qu'il a!

Son mari répondit tranquillement, sans regarder :

— Qui, quoi? Que veux-tu dire?

La colère l'étranglait maintenant, elle ne pouvait plus parler :

— Tu... tu... tu as brûlé... ton... ton... parapluie. Mais tu... tu... tu es donc fou!... Tu veux nous ruiner!

Il se retourna, se sentant pâlir :

— Tu dis?

— Je dis que tu as brûlé ton parapluie.

Tiens!...

Et, s'élançant vers lui comme pour le battre, elle lui mit violemment sous le nez la petite brûlure circulaire.

Il restait éperdu devant cette plaie, bredouillant :

— Ça, ça... qu'est-ce que c'est? Je ne sais pas, moi! Je n'ai rien fait, rien, je te le jure. Je ne sais pas ce qu'il a, moi, ce parapluie?

Elle criait maintenant :

— Je parie que tu as fait des farces avec lui dans ton bureau, que tu as fait le saltimbanque, que tu l'as ouvert pour le montrer.

Il répondit :

— Je l'ai ouvert une seule fois pour montrer comme il était beau. Voilà tout. Je te le jure.

Mais elle trépignait de fureur, et elle lui fit une de ces scènes conjugales qui rendent le foyer familial plus redoutable pour un homme pacifique qu'un champ de bataille où pleuvent les balles.

Elle ajusta une pièce avec un morceau de soie coupé sur l'ancien parapluie, qui était de couleur différente; et, le lendemain, Oreille partit, d'un air humble, avec l'instrument raccommodé. Il le posa dans son armoire et n'y pensa plus que comme on pense à quelque mauvais souvenir.

Mais, à peine fut-il rentré, le soir, sa femme lui saisit son parapluie dans les mains, l'ouvrit pour constater son état, et demeura suffoquée devant un désastre irréparable. Il était criblé de petits trous provenant évidemment de brûlures, comme si on eût vidé dessus la cendre d'une pipe allumée. Il était perdu, perdu sans remède.

Elle contemplait cela sans dire un mot, trop indignée pour qu'un son pût sortir de sa gorge. Lui aussi, il constatait le dégât et il restait stupide, épouvanté, consterné.

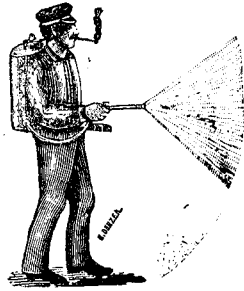
Puis ils se regardèrent; puis il baissa les yeux; puis il reçut par la figure l'objet crevé

V. VERMOREL, à VILLEFRANCHE (Rhône)

Pulvérisateur « ÉCLAIR »

Reconnu partout le meilleur

Se méfier des Contrefaçons



PULVÉRISATEUR  
à traction  
pour les grands vignobles

« LA TORPILLE »

Soufreuse  
Poudreuse à grand travail

Nouveaux perfectionnements, bon  
fonctionnement garanti.

Dépôt à Lyon : RIVOIRE père et fils, 16,  
rue d'Algérie; BENEY, LAMAUD et  
MUSSET, 36, quai Saint-Antoine.

Demander renseignements et tarifs.

## LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie,  
Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic  
Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet,  
Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur,  
19, rue des Saints-Pères, Paris.

## GAZETTE ANECDOTIQUE

Littéraire, Historique, Biographique et Mondain

Fondée en 1875, par G. d'HEYLLI et D. JOUAUST

UN AN 12 FR.

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste.

# Chapellerie Populaire

16, Rue de la Barre, 16

# 3.60 et 7.60

Immense Succès du

Rayon pour DAMES et FILLETTES à

# 3.60 et 4.80

SUCCURSALE : RUE TERME, 14

## MARINIERS du RHONE

Roman par Gabriel GERIN

Ollendorff, éditeur, Paris

qu'elle lui jetait; puis elle cria, retrouvant sa voix dans un emportement de fureur :  
Ah! canaille! canaille! Tu l'as fait exprès! Mais tu me le payeras! Tu n'en auras plus...

Et la scène recommença. Après une heure de tempête, il put enfin s'expliquer. Il jura qu'il n'y comprenait rien; que cela ne pouvait provenir que de malveillance ou de vengeance.

Un coup de sonnette le délivra. C'était un ami qui devait dîner chez eux.

M<sup>me</sup> Oreille lui soumit le cas. Quant à acheter un nouveau parapluie, c'était fini, son mari n'en aurait plus.

L'ami argumenta avec raison :

— Alors, madame, il perdra ses habits, qui valent certes davantage.

La petite femme, toujours furieuse, répondit :

— Alors il prendra un parapluie de cuisine, je ne lui en donnerai pas un nouveau en soie.

A cette pensée, Oreille se révolta.

— Alors je donnerai ma démission, moi! Mais je n'irai pas au ministère avec un parapluie de cuisine.

L'ami reprit :

— Faites recouvrir celui-là, ça ne coûte pas très cher.

M<sup>me</sup> Oreille, exaspérée, balbutiait :

— Il faut au moins huit francs pour le faire recouvrir. Huit francs et dix-huit cela fait vingt-six! Vingt-six francs pour un parapluie, mais c'est de la folie! c'est de la démence!

L'ami, bourgeois pauvre, eut une inspiration :

— Faites-le payer par votre assurance. Les compagnies payent les objets brûlés, pourvu que le dégât ait eu lieu dans votre domicile.

A ce conseil, la petite femme se calma net; puis, après une minute de réflexion, elle dit à son mari :

— Demain, avant de te rendre à ton ministère, tu iras dans les bureaux de la *Maternelle* faire constater l'état de ton parapluie et réclamer le paiement.

M. Oreille eut un soubresaut.

— Jamais de la vie je n'oserai! C'est dix-huit francs de perdus, voilà tout. Nous n'en mourrons pas.

Et il sortit le lendemain avec une canne. Il faisait beau, heureusement.

Restée seule à la maison, M<sup>me</sup> Oreille ne pouvait se consoler de la perte de ses dix-huit francs. Elle avait le parapluie sur la table de la salle à manger, et elle tournait autour, sans parvenir à prendre une résolution.

La pensée de l'assurance lui revenait à tout instant, mais elle n'osait pas non plus affronter les regards railleurs des messieurs qui la recevaient, car elle était timide devant le monde, rougissant pour un rien, embarrassée dès qu'il lui fallait parler à des inconnus.

Cependant le regret des dix-huit francs la faisait souffrir comme une blessure. Elle n'y voulait plus songer et sans cesse le souvenir de cette perte la martelait douloureusement. Que faire cependant? Les heures passaient; elle ne se décidait à rien. Puis, tout à coup, comme les poltrons qui deviennent crânes, elle prit sa résolution :

— J'irai, et nous verrons bien!

Mais il lui fallait d'abord préparer le parapluie pour que le désastre fût complet et la cause facile à soutenir. Elle prit une allumette sur la cheminée et fit, entre les baleines, une grande brûlure large comme la main; puis elle roula délicatement ce qui lui restait de la soie, la fixa avec le cordelet élastique, mit son châle et son chapeau, et descendit d'un pied pressé vers la rue de Rivoli où se trouvait l'assurance.

Mais, à mesure qu'elle approchait, elle ralentissait le pas. Qu'allait-elle dire? qu'allait-elle lui répondre?

Elle regardait les numéros des maisons. Elle en avait encore vingt-huit. Très bien! Elle pouvait réfléchir. Elle allait de moins en moins vite. Soudain, elle tressaillit. Voici la porte sur laquelle brille en lettres d'or : « *La Ma-*

*ternelle*, compagnie d'assurances contre l'incendie. » Déjà! Elle s'arrêta une seconde, anxieuse, honteuse, puis passa, puis revint, puis passa de nouveau, puis revint encore.

Elle se dit enfin :

— Il faut y aller, pourtant. Mieux vaut plus tôt que plus tard.

Mais, en pénétrant dans la maison, elle s'aperçut que son cœur battait.

Elle entra dans une vaste pièce avec des guichets tout au tour, et, par chaque guichet, on apercevait une tête d'homme dont le corps était masqué par un treillage.

GUY DE MAUPASSANT.

(A suivre).

**Ballades et Chansons populaires tchèques et bulgares**, par ACHILLE MILLIEN. (Alphonse Lemerre, éditeur).

C'est à travers le monde des lettres une physionomie bien personnelle que celle de M. Achille Millien.

Dans ses poèmes, il est l'interprète tour à tour de sentiments profonds et simples : *Le Fluteux*, et d'inspirations raffinées : *Poèmes et Sonnets*. Il est encore amoureux des fleurs légendaires, le ménétrier du Nivernais, il recueille et sauve en un grand ouvrage qui sera pour l'avenir, quand se seront effacés les gracieux souvenirs de nos populations rurales, un inappréciable trésor, toutes les chansons et toutes les légendes d'une province qui en a beaucoup. Elargissant son cadre, M. Achille Millien traduit et rend françaises des poésies étrangères trop peu connues chez nous. Il nous a révélé les chants populaires de la Grèce, de la Serbie, du Monténégro; il nous présente aujourd'hui, des chansons tchèques toujours curieuses, souvent charmantes. *La Revue du Siècle* a publié, dans son précédent numéro, quelques poésies choisies dans le petit volume qui vient de paraître chez Lemerre. Il n'est donc pas besoin d'insister sur le mérite de ces vers d'une simple élégance qui expriment bien le charme des poèmes issus de des peuples, qui en ont le tour et la saveur.

**REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE**

Par le fait du calme des affaires, nous n'avons que des fluctuations sans importance à constater d'une séance à l'autre.

Nos rentes sont très fermement tenues, le 3 % à 100,80 au lieu de 100,75 précédente clôture. Le 3 1/2 % finit à 100,60 et l'Amortissable à 100,05.

Nous retrouvons le Crédit foncier à 916,25; le Crédit Lyonnais à 731,25; la Société générale à 356,25 et le Comptoir National à 507,50.

La Banque de Paris est sans changement à 640.

Le Suez à 2825 n'a pas varié.

Nos Chemins ont donné lieu à quelques affaires, le Lyon clôture à 1380; le Midi à 1126,25; le Nord recule à 1795; l'Orléans a repris de 5 fr. à 1465.

Aucun changements sur les fonds étrangers, nous retrouvons l'Italien à 76,50; l'Extérieure à 64 9/16; le Turc à 24,65, et le Hongrois à 97 5/8.

Les Chemins orientaux se traitent activement à 550 et 552,50.

En banque, le Langlaagte a des demandes à 115 et 116 fr.

Nous avons déjà parlé de la compagnie de Mossa-Médès qui a pour but l'exploitation agricole, minière, forestière, commerciale et industrielle d'un territoire de 23 millions d'hectares, sur la côte occidentale d'Afrique. Dès le mois de mars dernier, le *Journal des Débats* annonçait l'importante concession accordée à cette compagnie dont les actions se négocient à 31 et 32,50.

**UN MONSIEUR** offre *gratuitement* de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de peau, dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine et de l'estomac, de rhumatismes et de hernies, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra *gratuitement et franco* par courrier, et enverra les indications demandées.

**OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER**

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du *SEMEUR*, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

**POÉSIE**

- L'Ame Pensive (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 3' »
- Les Tendresses (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 4' »
- Poèmes (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 4' »
- L'Ame des Choses (4<sup>e</sup> édition) . . . . . 4' »
- Le Siècle Fort . . . . . 0 50
- Sonnets (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 1' »
- Devant la mer grande . . . . . 2' »

**PROSE**

- Contes sans prétention . . . . . 2 50
- Essais de Critique (3<sup>e</sup> édition) . . . . . 3 50
- Les Poètes du Clocher (édition princeps) . 10' »
- (3<sup>e</sup> édition) . . . . . 6' »
- Les Pensées d'une Femme . . . . . 0 50
- Un Prince Ecrivain . . . . . 0 50

**L'ANNÉE DES POÈTES (1890)**

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du *Semur*, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

**CRÉDIT OUVRIER**

14, Cours Lafayette, 14  
se charge de l'encaissement de toutes les créances, par petits acomptes hebdomadaires.

**LE MONITEUR DE LA MODE**

Paraissant tous les Samedis

Constater le succès toujours croissant du *Moniteur de la Mode* est la meilleure preuve que l'on puisse donner de la supériorité de cette publication placée, sans conteste aujourd'hui, à la tête des journaux du même genre.

Modes, travaux de dames, ameublement, littérature, leçons de choses, conseils d'hygiène, recettes culinaires, rien n'y manque, et la mère de famille, la maîtresse de maison l'ont toutes adoptée comme le guide le plus sûr et le plus complet qui soit à leur service.

Son prix, des plus modiques, le met à la portée de toutes les bourses :

ÉDITION SIMPLE		ÉDITION N° 1	
(sans gravures color.)		(avec gravures color.)	
Trois mois.....	4 fr.	Trois mois.....	8 fr.
Six mois.....	7.50	Six mois.....	15 »
Un an.....	14 fr.	Un an.....	26 »

(ÉTRANGER, LE PORT EN SUS.)

On s'abonne en envoyant, 3, rue du Quatre-Septembre, un mandat-poste ou des timbres-poste au nom de M. Abel GOUBAUD, Directeur du journal.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

VIENT DE PARAÎTRE  
LE  
**Guide Bleu**

GUIDE DES VISITEURS A L'EXPOSITION DE LYON

INDISPENSABLE A CEUX QUI VEULENT VISITER  
L'EXPOSITION

*Contenant la Description complète des Palais,  
Pavillons, Expositions particulières*

PRIX : 0 fr. 50, par la poste franco 0 fr. 60

**EN VENTE**

à l'Exposition, dans les Kiosques et Galeries et à

**L'AGENCE FOURNIER**

LYON, 14, rue Confort, 14, LYON

LE  
**GUIDE DE GRENOBLE**  
ET SES ENVIRONS

La Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, Sassenage,  
La Motte-les-Bains, etc.

Ouvrage indispensable aux étrangers qui visitent Grenoble et les beaux sites du Dauphiné, et aux baigneurs qui fréquentent nos stations thermales. — Il est illustré d'une magnifique couverture en plusieurs couleurs, qui est, à elle seule, un vrai souvenir des sites du Dauphiné. — Nombreuses gravures dans le texte.

*Description et renseignements sur promenades, monuments, excursions. — Notice sur les Etablissements thermaux. — Horaire des voitures publiques et des chemins de fer avec les nouveaux tarifs de billets simples et billets aller et retour — Tarif des voitures de place. — Plan de la ville de Grenoble, etc.*

PRIX : 50 cent. — Franco par la Poste : 65 cent.

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR

**Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon**

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

**JOURNAL DES DEMOISELLES**

*Edition mensuelle. — rue Vivienne, 48.*

PARIS, 10 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr. — SEINE, 11 fr.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> janvier de chaque mois.

Cinquante-huit années d'un succès toujours croissant ont constaté la supériorité du *Journal des Demoiselles*, et l'ont placé à la tête des publications les plus intéressantes et les plus utiles de notre époque.

A un mérite littéraire unanimement apprécié, le journal a su joindre les éléments les plus variés et les plus utiles.

Chaque livraison renferme :

- 1<sup>o</sup> 32 pages de texte : Instruction, littérature, éducation, modes, etc ;
- 2<sup>o</sup> Un Album de patrons, broderies, petits travaux, avec explication en regard, formant à la fin de l'année une collection de plus de 500 dessins ;
- 3<sup>o</sup> Une feuille de patrons, grandeur naturelle, imprimés ou découpés, soit environ 100 patrons par an ;

*Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur*

- 4<sup>o</sup> Une ou deux gravures de modes colorées, soit 18 par an ;
- 5<sup>o</sup> Modèles de Tapisseries ou de petits travaux en couleurs ;
- 6<sup>o</sup> Annexes variées : Tapisseries par signes. — Imitations de peinture. — Musique. — Opérette. — Chiffres enlacés. — Alphabets. — Cartonnages. — Abat-jour. — Calendriers, etc.

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

VIENT DE PARAÎTRE  
**La Fiancée du Docteur**

Par Paul SAMY

*Un volume grand in-18. — Chez tous les Libraires*

**AGENCE FOURNIER**

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

**CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX**

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

*D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires*

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

**AFFICHAGE GÉNÉRAL**

A Lyon, dans toute la France et à l'Étranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande. Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète** de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

**PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS**

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCCURSALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste-Catherine, 6  
MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71  
GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68  
CHALON-S/S, Quai des Messageries, 8

CLERMONT-FERRAND, 2 Boulevard Desaix, 2

MAGASINS INTERNATIONAUX  
**MACHINES A COUDRE, A TRICOTER, VÉLOCIPÈDES**  
 ET COFFRES-FORTS

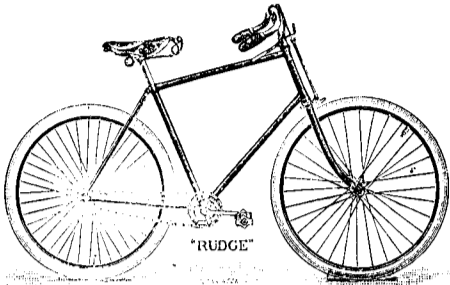
MAGASINS : 7, place de la Charité, LYON

**MAISON ÉMILE DOUÉ**

MAGASINS : 7, place de la Charité, LYON

AGENCE RÉGIONALE

Des célèbres Cycles RUDGE GLADIATOR, BAYLISS THOMAS, Coventry, Machinists  
 Ouverture d'un grand manège vélocipédique de 2000 mètres couverts  
 quai Perrache. 32.



**MACHINES A COUDRE** de tous systèmes

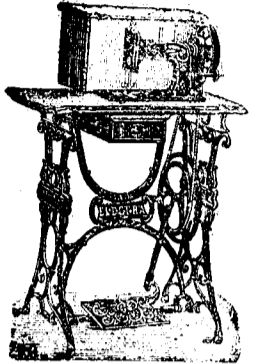
Agence pour la France, l'Algérie, la Tunisie

Des célèbres Machines NEW-ORLÉANS et TRAVAILLEUSES (merveilles de mécanisme)

**MACHINES A TRICOTER — COFFRES-FORTS**

Accessoires — Réparations — Fournitures

**FORTE REMISE AU COMPTANT**



DÉTAIL — ENTREPOTS : place de la Charité, place Grolier et à Collonges-sur-Saône — GROS

EXPOSITION DE LYON

en Vente le

**CATALOGUE OFFICIEL**

DES EXPOSANTS

GRUPE I

**BEAUX-ARTS**

Peinture

SCULPTURE

Architecture

GRUPE VIII

**MÉCANIQUE GÉNÉRALE**

Electricité

Génie Civil, Chemins de Fer

Carrosserie

GRUPE IX

**ALIMENTATION**

Céréales, Viandes et Légumes, Boissons fermentées  
 Condiments, Etablissements de Consommation

Prix du Fascicule : **1 Franc**

Par la Poste : **1 fr. 15**

**EN VENTE**

à l'EXPOSITION, dans les Galeries et dans les Kiosques  
 et à l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort.

**PLANTES D'APPARTEMENTS**

Le Régénérateur des plantes, engrais chimique concentré, pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPOT GÉNÉRAL : Aux Petits Docks du Commerce  
 12, rue Confort, LYON

EXPOSITION DE LYON

L'AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14

MET EN VENTE des CARNETS

DES

**TICKETS COLLECTIFS**

AU PRIX DE 5 FR. DONNANT DROIT D'ENTRÉE

A l'Exposition.

Au Village et au Théâtre

Anamites.

Au Diorama Jacquard.

Au Couronnement du Czar

Au Chemin de fer de Tom-

bouctou.

Au Village de Fellalabs.

Au Concert des Aïssaouas.

Au Théâtre Egyptien et Turc

et enfin dans le Parc Aérostatique, où ont lieu les ascensions du Ballon Captif.

Tous ces Tickets sont distinctes et peuvent être utilisés au gré du visiteur: — Le Ticket collectif comprenant les 9 Billets ci-dessus se vend 5 francs.

**VELOUTINE** POUDRE DE RIZ SPÉCIALE, Préparée au Bismuth  
 HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE et INVISIBLE  
 Seule récompense à l'Exposition universelle de 1889  
 Se défier des Imitations et Contrefaçons  
 Jugement du Tribunal civil de la Seine, du 8 mai 1875.  
**CH. FAY,** Inventeur, 9, rue de la Paix, PARIS